

ERIC ZERBIB

# KIDNAPPING

*Roman*



Du même auteur :

**Zerbib Eric** « *Le vin sous la pleine lune,* »  
*Roman aux mêmes éditions.*

EXTRAIT

*A Sharon ma fille.  
♪ Waknine et son putain d'apéro !*

EXTRAIT



Il y a toujours dans notre enfance un moment où une porte s'ouvre et laisse entrer l'avenir. Parce que finalement l'espoir est le dernier sentiment à mourir. Dans cette période préambule de la vie les projets sont des atouts majeurs. Ils nous conduisent les yeux bandés en pleine lumière. Nous font ignorer la peur et réaliser des cascades impossibles. Le 20 juillet 1976, moi, Albert, j'ai treize ans tout ronds. Mon futur est face à un épais brouillard, mon lendemain se trouvent derrière le portail en fer qui cadenasse le pensionnat. C'est à la taille de ma valise que j'ai compris que je ne resterais pas ici que quelques jours. Je suis un p'tit voleur, un voyou, la terreur du prisunic, le malfrat du centre commercial. Mon quartier c'est ma maison. Je passe plus de temps dans la rue que dans ma chambre. Cela fait de moi une espèce d'animal intuitif qui séduit, mord ou fuit. Selon le poids, l'ampleur, la réputation ou l'âge de mes adversaires, je m'adapte. Parfois je souris, j'embobine, je tchatche. S'il est nécessaire je balance des coups de poings, je sors un couteau ou je pars en courant. Bref, je me crois être le

prince du douzième arrondissement de Paris, mais je suis une sorte de gavroche, héros malgré lui d'une histoire qui commence mal. Je rejette toute forme d'autorité. Je vole des mobylettes, je fume des cigarettes et je me bats pour un oui ou pour un non. En classe je dors ou je rêve, mais je n'écoute rien. L'école publique me garde jusqu'au bout de sa patience et finalement je ne finis jamais l'année dans le même établissement scolaire. C'est l'époque des blouses grises, des maîtres sévères. On nous enseigne à écrire avec des craies blanches et grinçantes sur des ardoises minuscules. Être appelé au tableau noir perché sur l'estrade est comme monter à l'échafaud. Les baffes sur la nuque, les coups de règle sur le bout des doigts, les bonnets d'âne sur la tête des cancrels sont usuels et pour moi si fréquents que cela en devient familier, à croire qu'ils ont été conçus à ma taille. Mais aux élèves méritants il y a aussi les bons points distribués par l'enseignant. Un petit coupon en carton tamponné, à conserver précieusement. Dix bons points pouvaient être échangés contre une belle image. Généralement cela représentait des chatons, des fleurs, un coucher de soleil, un clocher d'église, enfin des conneries dans ce genre-là. Une sorte « *d'oscar* » décerné aux poules-mouillées. Il me faut donc considérer que seul le travail mérite une récompense. Moi, je crois dur comme fer que cela m'est un du et non une faveur. Ceux qui m'empêchent de me battre et tentent de m'éduquer sont les mêmes qui me

privent de gratifications. Il n'y a ici que le silence et l'entendement qui mérite d'être félicités, je hais cette autorité. La seule forme de liberté autorisée est apprendre, écouter, retenir des dates historiques et tous leurs tralalas. Cela constitue pour moi une dépense d'énergie que je considère inutile. Je rêve d'une école où les élèves feraient la loi. De toutes celles que j'ai fréquentées celle qui m'a paru être la meilleure est l'école buissonnière. Je rêvai déjà d'un autre monde, sans pouvoir le décrire ni le définir, mais je savais qu'il existé. A quoi bon passer des journées entières assis sur un banc à ne rien voir, à ne rien entendre puisque les boulevards, les avenues me laissaient entrevoir un avenir plus gai, plus lumineux et bien plus étincelant que cette classe d'étude grise aux fenêtres closes qui donnait sur une cour de récréation emmurée avec presque pas d'arbres. L'extérieur représentait la vie, ou les habitants n'ont pas de discours, mais des chansons, pas de mouvements conformistes, mais des gestes élégants, pas de postures, mais des attitudes modernes.

J'ai déjà des cicatrices sur le crâne, une sur le visage qui part de la lèvre au menton et une autre sur le ventre. Je pique tout et n'importe quoi, c'est mon sport favori et surtout je n'ai peur de rien ni de personne.

Évidemment je n'ai pas connu mon père, je n'ai pas le moindre souvenir de cet homme, ma mère s'en débarrassa à l'amiable et pour l'époque c'était une

petite révolution. Ce que je sais de lui c'est ce que l'on a bien voulu me raconter. Gentil à ses heures, alcoololo à temps complet, fainéant ou plutôt sans travail et un peu musicien. Cette dernière divulgation donnait du relief et de la couleur à ce père qui finalement ne me manque pas plus que ça. Ah ! Je sus aussi qu'il mourut quelques années plus tard, à quarante-cinq ans. Enterré dans un pays lointain où paraît-il coule le miel et le lait. – C'est jeune pour mourir je me suis dit, mais bon cela ne m'a pas empêché dans le même temps de bouffer un paquet de *Pepito* au chocolat chapardé dans l'épicerie du coin. Sans être joyeux mais pas triste non plus le sourire aux lèvres, je recevais la vie comme une blessure avec l'interdiction de la guérir. Des coups psychiques laissés par le simple fait de me croire malchanceux marqueront à jamais ma personnalité. C'est-ce que déclara un psychologue pour enfant à ma mère qui m'avait traîné jusqu'à lui.

Disons que c'est ma « Valise » qui renferme, cloître mes circonstances atténuantes. Ils ont pour vocation de rendre digestes les actes les plus barbares. L'enfance, idiote depuis toujours privilégie certains. Ceux qui sont nés au bon endroit, sous la bonne étoile sont finalement toujours les mêmes, ils se reproduisent de père en fils. L'enfance absurde méprise les vaincus, et sans aucune raison apparente elle achève leurs espoirs, se rassasie de leurs sanguins et s'abreuve de leurs larmes. On n'est pas orphelin

d'avoir perdu son père, mais d'avoir perdu l'espoir.

Sans regrets ni repentirs, j'aurais pu arracher le sac à main d'une vielle dame si j'en avais eu l'occasion ou pire encore. La violence était pour moi non pas de l'agressivité mais la réponse à l'injustice. A treize ans c'est la révolte qui crée la violence. La colère était mon langage, une sorte d'ivresse, la liberté absolue.

– Trop c'est trop, a dit le juge pour enfants.

Et me voilà planté devant le foyer *Théodore Astruc*, escorté par maman et un fonctionnaire de la DDASS. On apprécie une société à la façon dont elle traite ses '**fous**', ses rebuts, ses marginaux. L'époque était au redressement et ils allèrent m'écrouer dans une maison qui portait ce nom.

C'était un lundi, il faisait jour à peine. L'aube Grise, brumeuse et froide plombait l'air, l'horizon et ma poitrine. Un de ces matins que seule la banlieue des grandes villes inflige sans remord et sape le moral. Ma mère m'avait réveillé aux aurores. Elle m'avait habillé comme pour aller à la messe. Il s'agissait de faire bonne impression. Je ne comprenais évidemment pas pourquoi l'enferment méritait ce genre de sacrifice. L'intérêt à l'apparence physique est un mystère pour moi. C'est le commencement de la persécution que de juger quelqu'un sur ses habits. La première impression devrait être basée sur rien ou alors sur tout. Durant le trajet en métro et une heure de car environ, je n'ai pas dit un mot. Je sens comme une espèce de cage dans mon estomac qui m'empêche presque de respirer. Je

ne suis pas maître de mon destin, ils me forcent, ils me traînent et pourtant je marche d'un pas léger, on penserait même à première vue que je suis libre. Mais je suis celui que l'on kidnappe et qui ne résiste pas. Je tiens la main de cette femme, c'est ma mère. Elle m'apparaît sans tendresse. Comme il a dû être douloureux pour elle, pénible et éprouvant de conduire son p'tit garçon au bagne. Et pourtant elle ne montre rien, aucun signe de chagrin, elle avoue son impossibilité à m'éduquer voilà tout. Elle donne à d'autres la charge du fruit de ses entrailles. J'imagine qu'elle doit se dire – au moins la bas il mangera a sa faim, il apprendra à lire et à écrire, il aura un mur d'autorité que je ne possède pas. Je me cramponne à son bras comme à une poignée de bus. Il nous reste à parcourir à pied la rue principale qui commence à s'animer. Il fait froid, elle réajuste mon écharpe et à chaque respiration s'échappe de nos narines et de nos bouches une sorte de fumée qui se disperse dans l'air grelottant. Je refuse un pain au chocolat, ma gorge se noue, je ne pleure pas, enfin pas cette fois et surtout pas en public. J'espère que cette rue ne finisse jamais, je la rêve interminable, j'ai l'espoir absurde que l'on fasse demi-tour, qu'ils conçoivent à changer d'avis et que l'on rentre à la maison. J'ai envie de promettre d'être sage de le jurer et pourtant ça y est nous y sommes. Mes prières ne marchent pas, Dieu est sourd.

Le foyer *Théodore Astruc* est une sorte de prison

pour gamin. Nous sommes immédiatement reçus par le directeur. Son bureau est un endroit chic et cossu. Les premiers rayons de soleil sont filtrés par d'épais rideaux en velours gris-vert. La lumière est diffusée par une énorme lampe posée sur son écritoire, ce qui donne à ce conseil un caractère studieux et un brin austère. Les meubles sont anciens et tout paraît précieux. Le bonhomme sent l'eau de Cologne, un parfum de dragées qui a pour inconvénient de pénétrer ma gorge d'un goût sucré très prononcé, mais cela est compensé par une certaine fraîcheur qui embaume la pièce. Il est difficile de lui donner un âge, mais son visage est ridé et son sourire semble honnête. Il n'a pas l'air sévère, il est même à première vue rassurant, il s'appelle monsieur Thomas.

Assis confortablement sur des sièges capitonnés d'un autre temps, ma mère est minuscule face à ce type. Elle semble résignée, elle dit oui à presque tout et lorsqu'elle ne dit rien elle balance des mouvements de la tête qui veulent dire oui. Après les formalités administratives et les recommandations d'usage qui se résumaient à tout ce qui était interdit de faire, il me posa une batterie de questions, a vrai dire il se démenait à me faire à admettre que je serais bien ici. On nous présenta aux éducateurs. Une poignée de main, et chacun d'entre eux déclina son prénom. Jacques, Serge, Eddy, Patrick et Lucie, qui allez savoir pourquoi me serra la poigne un peu plus fermement que les autres. Elle avait les cheveux courts, elle

portait un jean qui la boudinait, elle était grosse, moche, elle ressemblait à un mec. Les autres m'ont paru jeunes, souriants et très motivés. Puis on nous fit visiter le réfectoire et la salle de jeux qui disposait d'un babyfoot, d'une table de Ping-pong, d'une vieille télé en noir et blanc. Le moment arriva où ma mère dut partir. Elle s'accroupit pour m'enlacer, elle me serra contre sa poitrine, m'embrassa sur les joues, dans le cou, elle m'étreint fermement et me fit promettre d'être sage. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait regardé dans les yeux et je n'ai rien promis.

On nous servit le déjeuner dans un vacarme qui ne semblait déranger personne. Je n'ai rien pu manger et l'éducateur qui patronnait notre table me confia – C'est normal, c'est toujours comme ça la première fois, le premier jour est difficile à avaler, et si l'appétit te revient dans l'après-midi, enfin si tu as faim, n'hésite pas à venir me voir je te ferai un sandwich. Lui c'est Jacques !

La journée s'écoula dans la solitude, effrayante, la pire souffrance, celle qui désole le cœur et vous rend sensible. Je traîne dans les couloirs, les étages et le parc. Finalement personne ne fait cas à moi. Je fini par me rendre compte que les hauts murs, les barbelés explique ce qui ressemblent être à de la liberté. Je suis enfermé parce que je suis turbulent, dissipé, indocile, hyperactif diront les plus savants. Mais en réalité c'est parce que je n'ai pas de père un point sais tout.

A dix-neuf heures ont se retrouva à nouveau au

réfectoire. Je m'assis à la même table, sur la même chaise, dans le même chahut. Planté entre la corbeille de pain et la salade de tomate j'avais remarqué des bouteilles de vin coupé à de l'eau. Même à la maison ou j'imposai plus ou moins ma loi je n'aurai pas osé picoler de l'alcool face à ma mère. Vingt et une heures précises nous étions sous les draps pour dormir coûte que coûte. Dans un dortoir d'une quarantaine de lits, espacés les uns des autres d'une petite table de nuit et d'une armoire en métal jauni qui devait à son origine être grise. Ce genre de meubles qui donne l'impression de ne jamais avoir été neuf. A vingt et une heures trente très précisément les lumières s'éteignirent d'elles-mêmes, et les plus chanceux trouvèrent le sommeil brusquement, en fait c'était les mêmes qui durant le dîner s'était enfilé le plus de verres de pinard. Je venais de comprendre la fonction de ce rouge ordinaire à notre disposition et à volonté. Cette tolérance à la bibine avait donc un rôle bien précis, nous anesthésier afin que la chambrée trouve le calme le plus rapidement possible dans un concert de ronflements. A vingt-deux heures les chiens étaient lâchés dans le parc. Ma gorge se noua à nouveau, j'ai tenté de résister, puis mes paupières chargées de larmes ont fini par céder, j'ai pleuré pour la première fois, en silence évidemment.

Mon lit est près de la fenêtre, il ne m'a pas été imposé, il était libre sûrement à cause des courants d'air. Mais cela me va très bien, j'ai le sentiment d'être

plus proche de la liberté. Mon voisin se prénomme Bertrand. C'est un p'tit rouquin que tout le monde appelle 'carotte', il a toujours le nez dans un livre. Il s'est débrouillé une vie à lui, la journée il rampe, la nuit il bouquine. Il se fait le plus discret possible. A l'extinction des feux il se fixe une lampe de poche sur le front à l'aide d'un bandeau de tennisman, puis il se dissimule sous une grosse couverture pour ne pas attirer l'attention des éducateurs. Il ne parle à personne, il n'a visiblement besoin de personne. La plupart d'entre nous dans ce dortoir étions immobiles. Parfois ont se cherchait des noises. Mais le plus souvent on s'efforçait à se trouver soi-même. Lui, dans la lecture, solitaire, il se donnait une chance de se rencontrer, voilà pourquoi « carotte » est différent des autres. Nous n'avions finalement tous sans exception que deux options à notre disposition pour coexister. Soit nous apprenions à vivre ensemble comme des frères, soit nous battre comme des barbares. Ce qui me rapproche de Bertrand c'est l'insomnie et la nuit est un combat commun. Mais il a un avantage avec ses livres, il a amadoué définitivement ces putains de nuits interminables, infiniment blanches et ennuyeuses. Après de longues heures à m'épuiser, à compter des moutons, à égorger des moutons, à me couvrir puis à me découvrir, à gigoter, à transpirer, à rêver à des choses merveilleuses, à y croire puis à ne plus y croire, je finissais par proposer une conversation. On se chuchotait des mensonges sans oser se contredire. C'est étrange l'obscurité quand on bavarde dans un

dortoir, les histoires les plus banales s'apparentent à des secrets, on n'aurait pu réciter le « *je vous sauve Marie...* » que cela aurait pris l'allure d'un complot.

A l'inverse des nuits, les journées passaient plutôt vite. Après l'école les éducateurs se décarcassaient pour nous trouver une activité. Il n'était évidemment pas question de nous proposer un atelier poterie ou d'enfiler des perles. Le but était de canaliser notre énergie. Les règles étaient simples, se dépenser le plus possible, puis bouffer, dormir et surtout ne pas faire chier. Seul Bertrand ne participait à rien et cela ne semblait contrarier personne. Je n'avais jamais vu un type se prendre autant de baffes, de coups de poings, d'insultes, de quolibets de toute ma vie. Tous les jours, à tous les instants le souffre-douleur se nommait Bertrand, Bertrand le rouquin, Bertrand la '*carotte*'. Je m'étais mis en tête de le protéger, non pas par charité mais tout bonnement parce que j'aimais la castagne et surtout je voulais éviter que mon compagnon d'insomnie se retrouve à passer la nuit à l'infirmerie. Tous les gnons que je recevais pour le défendre étaient des bleus en moins sur le visage de '*carotte*'. Je rendais coup pour coup, même d'avantage. S'il prenait une claque, je balançais un coup de poing, si on cherchait à le battre avec un bâton je sortais un canif, si bien que les brimades avait fini par cesser. Ça n'arrangeait rien à sa réputation de poule mouillée, mais depuis mon arrivée il pouvait souffler un peu. En échange de quoi il faisait mes devoirs de classe, me

prêtait des livres et avec le temps il m'avait même donné le goût de la lecture. Je m'étais rendu compte que cela m'aidait à apaiser mes nuits blanches et parfois à trouver le sommeil. Un cadeau imposé par Bertrand, un cadeau que j'avais accepté à contrecœur mais que finalement je n'oublierai jamais. Une reconnaissance à perpétuité. Pour l'écriture cela n'est apparu que beaucoup plus tard.

Il y avait au foyer un rituel auquel nul ne pouvait déroger. Petit déjeuner, déjeuné, dîner. La DDASS admettait qu'au premier écart de conduite on puisse recevoir une raclée, comme des coups de ceinture, de martinet ou de se faire tirer l'oreille jusqu'au sang. Mais elle, la DDASS était intransigeante sur la façon de nous nourrir. Il était à leurs avis plus tragique que l'un d'entre nous perde un kilo que d'avoir le corps marqué de bleus ou souillé d'hématomes. C'était l'époque où l'on jugeait l'épanouissement d'un enfant au teint rosé de sa peau, à la rondeur de ses cuisses et de ses joues potelées. Nos repas étaient confiés à un couple d'une cinquantaine d'année, monsieur et madame Guérin. Ils étaient quasiment transparents ces deux-là. Leur rôle se déroulait dans la cuisine, c'était leur espace réservé, leur territoire. Il nous était formellement interdit d'y pénétrer sous peine de représailles plus ou moins contraignantes mais qui n'allait pas jusqu'à la torture. Généralement ça se limitait à être privé de sport ou de ballade rien de très sérieux. Ça n'avait aucun effet dissuasif sur moi, bien

au contraire. Pour moi, l'interdit ne masquait pas les obstacles, il les faisait apparaître. Cela m'excitait davantage et lorsque j'étais sûr que tout le monde ronflait, tous sauf Bertrand évidemment, j'allais dérober de quoi nous goinftrer. J'ai même rapporté du vin pur, et cette nuit-là l'insomnie fut vaincue sans combattre. Je garde aussi de monsieur et madame Guérin le souvenir de l'escalope à la crème du mardi midi, escalope à la crème avec des frites et surtout la reconnaissance éternelle d'avoir engendré la plus belle fille du monde. Ils habitaient une dépendance du foyer, une sorte de pavillon à l'écart. Ils avaient donc une fille, juste plus âgée que nous d'un an ou deux environ. Son visage ressemblait à une poupée avec une tête en porcelaine. Un visage cristallin, doux et romantique, voilà à quoi ressemble Betty. Elle était surveillée comme une œuvre d'art, Betty. Il lui était radicalement défendu de s'approcher des quarante brigands et si l'un d'entre nous s'y risquait, cette fois c'est à coups de ceinturon que cela se réglait. On pouvait parfois l'apercevoir le vendredi vers cinq heures rentrer de son lycée, un internat très chic. Elle traversait assez rapidement l'allée gravillonnée vêtue d'un chemisier blanc, des socquettes plus blanches encore, une jupe écossaise et un blazer bleu marine dont l'écusson cousu sur la poche poitrine prenait l'effet d'une décoration. Elle faisait mine de ne pas voir que nous avions le nez collé aux fenêtres, tous sauf 'Carotte'. Mon but était d'imprégnier son image,

déetecter un sourire, imaginer un regard, la pointe d'un de ses nichons, le balancement de ses fesses, en prévision de la branlette quasiment quotidienne que je m'accordais en solitaire à la nuit tombée.

– Dis-moi *Carotte*, elle ne te plait vraiment pas Betty ? Tu peux lâcher tes bouquins de temps en temps ils ne vont pas s'envoler.

– Ca me dit rien le voyeurisme, franchement je ne vois pas l'intérêt de mater cette fille, j'm'en tape.

– Tu ne serais pas un peu tantouze par hasard ? J'ai ri aux éclats.

Il ne répondit pas, il a juste baissé la tête, il rougit et maladroitement il fila. Le soir venu, Bertrand apparut le crane et les sourcils rasés. Pour le reste de son corps imberbe, il n'eut rien à faire. Il n'y a pas de punitions plus terribles que celles que l'on s'inflige soi-même. Le pire c'est qu'elles sont inutiles et sans espoirs. On n'en reparlera plus jamais, mais je jurai en moi-même de ne plus jamais l'appeler *Carotte*. Trente ans plus tard la promesse tient toujours et jusqu'à la mort elle ne faillira pas.

En tant qu'incontestable premier de la classe, Bertrand avait accès à l'armoire des fournitures scolaires. Chaque jour il dérobait un cahier qu'il dissimulait sous son matelas, ça ne me surprenait pas plus que ça, je faisais semblant de ne m'apercevoir de rien, sachant très bien que je saurais au moment venu à quoi tout cela allait bien pouvoir servir. Comme toutes les nuits après le couvre-feu, allongé sur nos lits

étroits, entre nos draps secs, la tête calée sur nos polochons, nous chuchotions nos histoires. Je parlais de filles imaginaires, de bagarres et des bouteilles de vins bien réelles celles-ci, que j'avais réussi à chiper une nouvelle fois dans la réserve de la cantine. Bertrand me conseilla d'espacer la manœuvre puisqu'il était certain qu'à ce rythme-là les Guérin finiraient par s'en rendre compte.

– Et là, je ne te raconte pas la dérouillée qui nous attend.

Je lui ris au nez en lui passant le litron. Il but au goulot en tirant une grimace et me le refila immédiatement. Il se plaignit aussi de lire régulièrement les mêmes livres.

– Comme tu as pu le constater, achalander la bibliothèque du foyer *Théodore Astruc* n'est pas une priorité pour monsieur Thomas et sa bande, a murmuré Bertrand.

– Ouais, une cinquantaine de bouquins finalement t'as vite fait le tour.

– *Le Comte de Monte Cristo*, je peux te citer des pages entières de mémoire.

On est privé lorsque l'on veut quelque chose que l'on n'obtient pas, mais là nous n'étions pas dépossédés puisque nous savions à l'avance que l'on n'aurait rien et surtout pas une bibliothèque digne de l'appétit d'un type comme Bertrand. Pour lui répondre, je brandis de sous son mon oreiller une édition assez volumineuse, celle de la célèbre aventure de *Robinson Crusoé*. J'enviais son

existence. Je pensais que la solitude qui s'imposait à lui d'une manière brutale avait tout de même un bon côté, elle représentait la liberté absolue à mes yeux.

– Vivre sur une île déserte, vivre face à la mer, se nourrir de pêche, de chasse, de cueillette bref, être peinard, c'est finalement peut être ça la vraie vie.

– Te connaissant tu vas très vite te faire chier.

– Je ne crois pas, je n'envisage pas l'avenir comme les autres.

– Et comment vois-tu la suite ?

– Je ne sais pas encore, mais pour le moment j'aimerais bien sortir de là.

– Il n'y a peut-être pas de barreaux aux fenêtres, mais les chiens ici ne sont pas des animaux de compagnie, crois-moi ils ne sont pas commodes. Franchement je te conseille vivement de penser à autre chose.

– Je ne peux pas !

– Un jour, tôt ou tard on aura l'âge de partir par la grande porte.

– Putain ça me démange, j'ai envie de sauter par la fenêtre et de courir tout droit.

– Je te répète Albert, c'est de la folie d'imaginer un truc pareil.

Il referma sèchement son livre, il avait beau dire, mais ses yeux s'étaient illuminés. Il me décrocha un sourire inédit et plein d'espoir.

– T'es vraiment dingue !

– Oui.